

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 16 DÉCEMBRE 1893

SOMMAIRE

TEXTE — Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Poésie : Francophue, par Jules Lanos. — Causerie, par Catherine Parr — Découverte scientifique, par Germain Beaulieu. — Sonnet, par J.-B. Caouette. — Etudes historiques, par G.-A. Dumont. — La femme vis-à-vis d'elle-même — Aux jeunes littérateurs, par Raoul Renaud. — Les événements du Brésil. — Petite poste en famille, par J. St E. — L'aspect des pyramides d'Égypte, par Volney. — Carnet de la cuisinière. — Aventure avec un bison (avec gravures), par J.-J. Smith. — L'origine des timbres-postes. — Choses et autres. — Feuilletons : En famille, par Hector Malot ; Les Mangeurs de feu, par Louis Jacolliot. — Jeux d'esprit : Enigme, Problèmes d'échecs et de dames.

GRAVURES — Sculpture : Sainte Emerentienne, vierge et martyr ; Montréal : L'hôtel Windsor ; La cathédrale Saint-Pierre. — Etchemin : Moulin à scie de M. Fetch. — Vue sur la rivière Montmorency. — Les événements du Brésil. — Gravure du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

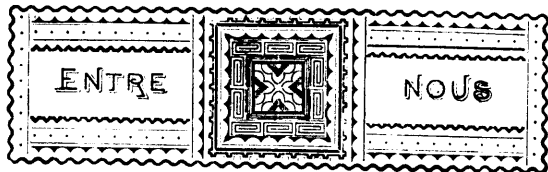
Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

A NOS LECTEURS

Afin d'éviter tout retard et toute erreur dans la réception des correspondances, prière d'adresser lettres et communications comme suit :

LE MONDE ILLUSTRÉ,
Tiroir 1070, Montréal



Il y a de tristes jours dans la vie.

Au moment où l'on s'y attend le moins, alors que l'on fait des rêves d'avenir, que l'on pense à l'heureux jour où l'on pourra une fois encore presser dans ses bras une personne chérie, la nouvelle nous arrive que l'avenir n'existe plus en cela, que l'être aimé n'est plus.

Il est de ces malheurs auxquels on ne veut pas croire et, quand le coup nous frappe, on se demande si cela est vrai, si cela est possible. On voudrait mourir aussi.

Et pourtant, il faut vivre, il faut continuer à marcher sur la route, si rude qu'elle soit, il faut penser à ceux qui restent, qui nous aiment et qui ont besoin de nous.

Il faut travailler, écrire encore, quand la plume tombe des mains.

* * Bureau, l'un des auteurs du vol célèbre commis au préjudice de la compagnie du Grand-Tronc, Bureau vient de sortir du pénitencier, dont il a été l'hôte pendant cinq ans et quelques mois.

Un journal dit, à ce propos, qu'un de ses rédacteurs a eu une courte entrevue avec le forçat libéré, auquel il a fait, entre autres questions, la suivante :

— Et maintenant, qu'allez-vous faire ?

— Je n'en sais rien, répondit Bureau, je ferai ce que je pourrai.

La question était inutile, car tous ceux qui sont sortis du bague ont invariablement répondu de la même manière que Bureau, et pour cause.

Cette cause est que ces gens là sont d'un placement difficile, quelque bonnes intentions qu'ils puissent avoir.

* * Et ceci me fait souvenir d'une singulière aventure arrivée à un célèbre écrivain français, Baudelaire.

Baudelaire travaillait un jour dans son bureau, quand un individu, assez proprement mis, entra.

— M. Baudelaire, je crois ?

— C'est moi-même.

— Monsieur, j'ai lu certaines de vos œuvres, je vous sais philosophe, et je viens vous demander un service.

— Tout ce que vous voudrez, à part de l'argent, car vous ne devez pas ignorer que je suis pauvre.

— Je le sais, monsieur, aussi n'est-ce pas cela que je viens vous demander. C'est de m'aider à trouver une position. Votre nom, votre influence.

— Que voulez-vous faire ?

— J'ai été teneur de livres, caissier . . .

— Et d'où sortez-vous ?

— Du bague, monsieur.

— Du bague !!!

— Oui, monsieur, du bague, où j'ai passé cinq ans pour avoir volé mon patron.

— Mais, mais, mais . . . ce n'est pas une fameuse recommandation, cela !

— C'est vrai, mais je suis décidé à redevenir honnête et, pour l'être, il me faut trouver à gagner ma vie. Si je suis repoussé partout, il ne me restera d'autre ressource que le suicide ou le crime.

— En effet, le dilemme est inattaquable . . . Je vais m'occuper de vous.

Quelques jours après, l'ex forçat entra chez un honnête banquier auquel Baudelaire avait caché les antécédents de son protégé.

Puis les années s'écoulèrent.

* * Un soir, au café, Baudelaire racontait ce fait à un de ses amis.

— Et puis, dit ce dernier, qu'est-il devenu, ton forçat ?

— Il a tenu parole, jamais on a eu le moindre reproche à lui faire. C'est un employé modèle, un peu taciturne, ne parlant que quand il le faut, mais toujours le premier et le dernier à la tâche.

— Eh bien, cela prouve que le contact de l'honnête banquier lui a fait du bien.

— Je serais peut-être de ton avis, si je n'avais appris ce matin que l'honnête banquier s'est enfui en emportant la caisse.

— Ah, diable !

— Oui, et l'ancien forçat est resté à son poste.

— Ceci prouverait alors que ton protégé a encore commis un nouveau vol.

— Comment cela ?

— En ce sens, qu'il a pris l'honnêteté du banquier et qu'il lui a repassé sa canaillerie.

— Au fait, tu as peut-être raison.

* * La théorie de l'ami de Baudelaire serait désastreuse pour les forçats libérés, si elle était généralement admise, car il leur serait impossible de se placer et de faire peau neuve, mais les écrivains ont de si singulières idées !

* * Singulière encore l'aventure vraie que vient de me raconter mon excellent ami et collègue, le lieutenant colonel Lindsay.

Il a de cela sept ans, Lindsay avait dans son bureau un traducteur d'outre-mer, de Jersey.

C'était un très bon garçon, instruit, tenant à faire son travail avec le plus grand soin et à qui on ne pouvait reprocher qu'une chose, c'était d'avoir des idées et des manières si étranges qu'on se demandait parfois, s'il avait la tête bien équilibrée.

Ainsi, plusieurs fois par jour, on le surprenait au moment où il s'étreignait le crâne avec les deux mains, en pressant fortement.

Ses collègues de bureau tout effarés n'étaient pas très rassurés et un beau matin, l'un d'eux lui demanda pourquoi il se livrait à cet exercice.

— Comment, pourquoi ? Parbleu, c'est pour faire rentrer les bosses qui me poussent sur la tête. Voyez vous, la chose est bien simple, chaque idée se fait jour en enflant un des lobes du cerveau et, quand je n'en ai plus besoin, je presse à l'endroit voulu, pour me remettre le crâne en ordre. Voilà tout !

Les autres ouvrirent des yeux grands comme des portes cochères et furent convaincus, dès ce jour-là, qu'il était complètement déraillé.

Complètement était trop fort, il ne méritait pas encore cet adjectif.

Pendant le dernier mois qu'il passa au bureau, il eut à faire la traduction d'un rapport technique très difficile et il se donna un mal de chien à en venir à bout.

Un passage surtout lui donna du fil à retordre. Devait-il employer le mot *vapor* ou *steam* ? grave question !

Si grave qu'on le voyait se lever à chaque instant, arpenter le corridor, en s'étreignant la tête plus que jamais et en répétant à haute voix : *Steam or vapor* ?

Il finit par se décider pour *steam*.

J'ai le rapport sous les yeux.

* * Puis, un beau jour, sa pauvre cervelle chavira, complètement, cette fois, et on dut le reconduire à Jersey, où il fut soigné par sa famille.

Cinq ans s'écoulèrent, on ne pensait plus guère au pauvre diable, on en recevait jamais de nouvelles. Il était probablement mort.

* * Pendant l'avant-dernier hiver, Lindsay était retenu au lit par un rhumatisme atroce, quand on vint lui apporter, un jour, une dépêche. C'était un cablegramme ainsi conçu :

Crawford Lindsay,

Québec.

" Vapor not steam "

JOHN.

Lindsay, malade depuis longtemps, rendu nerveux par les souffrances, rejeta le télégramme et dit que ce devait être une fumisterie d'assez mauvais goût.

Cependant, il réfléchit qu'après tout il y avait peut-être erreur, et il envoya au bureau télégraphique, où on répondit qu'il n'y pouvait y avoir d'erreur. La dépêche était bien pour lui.

Le malade y pensa toute la nuit, et ce n'est que le matin qu'il trouva enfin le mot de l'énigme.

— Parbleu, s'écria-t-il, la dépêche vient de mon type de Jersey. Il aura peut-être eu une lueur de raison et en est revenu au moment où la folie l'a terrassé, alors qu'il s'occupait de la traduction de ce diable de rapport, il y a plus de cinq ans !

C'était bien cela.

Avouez que l'on n'a pas tous les jours des aventures de ce genre ; malheureusement, le rapport était imprimé il y avait beau temps, et c'est *steam* qui s'y trouve, *not vapor* !

Il y a une politesse supérieure à celle que donne l'usage du monde : c'est la politesse du cœur. — G.-M. VALTOUR.